„ — *Robert Jos., Bericht über die geologische Osterexkursion 1916: Fauna der Oberkoblenzschichten und des Muschelkalkes.* — Ges. lux. Naturfreunde, 1916, p. 254-260.

„ — *Faber Gust., L'industrie des schistes bitumineux.* — Programme du gymnase de Luxembourg. — Luxembourg, Ch. Beffort, 1916.

Découverte de l'Uropedium Lindenii.

par N. FUNCK.

C'était en 1841. Après avoir exploré pendant cinq années le Brésil, le Mexique, une partie du Guatemala et les îles des Antilles, Mr. Linden et moi nous nous décidâmes à explorer également la Colombie, peu connue encore, en ce temps là, sous le rapport botanique et horticole. Nous partîmes d'Europe au printemps de l'année 1841, en compagnie de Mr. L. Schlim, que Mr. Linden s'était adjoint comme compagnon de voyage, et arrivâmes au port de la Guayra, république de Vénézuela, après une quarantaine de jours d'une traversée des plus heureuses et des plus agréables.

Après avoir exploré, pendant trois mois, les environs de la Guayra et les montagnes de 4 à 8000 pieds de hauteur, qui séparent la côte de la vallée de Caracas, ainsi que les environs de cette dernière ville, la capitale de la république de Vénézuela, où nous fîmes de brillantes récoltes, surtout en Orchidées nouvelles ou peu connues, nous résolûmes, M. Linden et moi, pour abréger la durée de notre voyage, de nous partager l'exploration de ce pays. Nous nous décidâmes, moi pour la partie orientale, Mr. Linden, en compagnie de Mr. Schlim, pour la partie occidentale, avec la résolution de nous retrouver à Caracas après deux années de séparation.

Tandis que je me dirigeai à travers la partie orientale, les provinces de Caracas, de Barcelona et de Cumana, vers Angostra, sur les bords de l'Orénoque, M. Linden se dirigea vers la belle Vallée de Valentia, puis de là vers Puerto-Cabella, et ensuite vers Truxillo et Mérida, par dessus les hauts paramos, plateaux de 10 à 11 000 pieds de hauteur, qui s'étendent à travers ces contrées, et finit par arriver à Mérida, ville située à 4 000 pieds au-dessus du niveau de la mer, après un voyage des plus fatiguants, mais aussi des plus productifs en fait de découvertes d'Orchidées.

Après avoir exploré les forêts et les monts des environs de Mérida, ainsi que les montagnes de neiges du sud de la ville,

Mr. Linden se rendit à Jaji, village semi-indien, situé au N.-O. de cette ville, à 5 ou 600 pieds plus élevé que la vallée de Mérida.

Un jour, en faisant à lui tout seul une excursion dans les environs de Jaji, tandis que Mr. Schlim explorait, en compagnie de leur domestique Don José. . . . . un versant opposé, Mr. Linden arriva à l'entrée d'une superbe grotte dont les stalactites lui souriaient de loin. Il ne put s'empêcher de pénétrer dans l'intérieur de la grotte; mais à peine y eut-il fait une centaine de pas, qu'il aperçut à sa grande stupéfaction apparaître subitement dans le fond, un ours noir, ursus americanus, venir gravement à sa rencontre, debout sur ses jambes de derrière. Par le plus grand des hasards, M. Linden, qui n'avait pas pris la précaution de se munir d'une arme quelconque, se trouvait heureusement tout près d'une étroite fente qui s'ouvrait de l'autre côté du rocher. Jeune, alerte et mince, comme il l'était alors, il s'élança d'un bond dans l'intérieur de la crevasse, déboucha au bout d'une dizaine de minutes de l'autre côté, en plein air, sans que l'ours ait pu le suivre, se mit à courir à toutes jambes à travers la forêt voisine, et finit enfin, hors d'haleine et harassé de fatigue par tomber presque inanimé sur le sol.

Lorsqu'enfin il fut revenu à lui, qu'il put relever la tête, respirer à son aise et jeter un regard autour de lui, il vit à peu de distance, sous un bosquet d'arbres de moyenne grandeur, une Orchidée à fleur d'au-de-là de deux pieds de longueur dont les sépales inférieurs, tournés en spirale, reposaient par leurs extrémités sur le sol. La vue de cette merveille, qu'il reconnut appartenir au genre Cypripedium, lui fit oublier l'ours et la grotte. Il se mit à la recherche, finit par recueillir une demi-douzaine d'exemplaires et par rejoindre sain et sauf son compagnon de voyage à Jaji.

Il va sans dire que les jours suivants ces Messieurs les consacrèrent à la recherche de nouveaux exemplaires de cette curieuse plante, mais, par mesure de précaution, toujours armés de leurs fusils. Ils finirent, non sans peine, par en recueillir une soixantaine d'exemplaires qu'ils emportèrent avec eux à Mérida et qu'ils expédièrent ensuite en Europe par le port de Maracaïbo, avec les nombreuses autres récoltes faites dans ces parages, puis ils se dirigèrent à Pampelona et de là à Santa Fé de Bogota, la capitale de la Nouvelle Grenade.

Malheureusement cet envoi resta trop longtemps en route et aucun exemplaire de la célèbre plante, qui a été baptisée par Lindley du nom d'Uropedium Lindenii, n'est arrivé vivant en Europe.

Cette mésaventure à beaucoup affligé Mr. Linden après son retour en Europe en l'année 1844.

Sur les instances de mon ancien compagnon de voyage qui s'était décidé à fonder un établissement horticole en Belgique, je me décidai à retourner en Colombie, avec Mr. Schlim, dans le but de collecter, pour ce nouvel établissement, toutes les remarquables plantes que nous y avions découvertes lors de notre précédent voyage, et tout spécialement l'Uropedium Lindenii, les Odontoglossum Pescatorei, Alexandrae, etc. etc.

Les données exactes ne nous manquaient naturellement pas; aussi, après notre arrivée à Mérida, nous nous rendîmes tout d'abord au village de Jaji, où nous trouvâmes le guide, Don José . . . . . qui était tout disposé à nous accompagner dans nos excursions.

Au bout de trois semaines nous avions récolté pas moins d'une centaine d'Uropedium. Je n'avais pas manqué, non plus, de visiter la célèbre grotte, où l'ours avait apparu à M. Linden, mais malgré mon vif désir de faire connaissance avec lui, il semblait s'être éclipsé comme une ombre.

La veille de notre départ de Jaji pour Mérida, je me décidai encore à faire une dernière excursion dans les environs de notre habitation isolée, en compagnie de notre guide Don José. N'ayant plus la moindre crainte de rencontrer l'ours en question, j'avais laissé mon fusil dans notre hutte. A peine étions-nous arrivés à un quart de lieue de distance de notre habitation, où M. Schlim s'occupa de l'emballage de nos plantes, j'entendis un sourd grognement au-dessus de moi; je levai la tête, et à ma grande stupéfaction, je vis notre ours Baribal perché sur un arbre qui se trouvait au-dessus de moi. J'ordonnai à mon guide José de se poster sous l'arbre et de faire en sorte d'empêcher l'ours de prendre la clef des champs, et je m'élancai au pas de course vers notre hutte, pour y prendre mon fusil. Lorsque je revins, au bout d'un quart d'heure, mon guide était encore paisiblement debout sous l'arbre et l'ours noir tranquillement perché entre les branches. J'avais chargé mon fusil de plusieurs balles, et tandis que l'ours me regardait curieusement, j'ajustai, je tirai. . . . . et je le vis tomber inanimé sur le sol, d'où nous le transportâmes dans notre hutte, après en avoir extrait les parties charnues les plus pesantes.

L'ursus americanus, ou Baribal, que l'on voit aujourd'hui à l'état vivant dans presque tous les jardins zoologiques, est d'un noir luisant, à museau jaunâtre. Il mesure à peu-près les deux tiers de l'ursus arctos, ours ordinaire du nord de l'Europe, et se nourrit spécialement de pommes de terre et de fruits. Il ravage particulièrement les champs de sucre et les champs de riz et est loin d'être aussi carnassier que l'ours brun d'Europe.

Avant de partir pour Mérida avec nos récoltes, je chargeai

notre guide de Jaji d'aller à la recherche de nouveaux Uropedium, lui promettant trois francs par plante. Au bout de huit jours il nous en apporta 30 exemplaires, le dimanche suivant cinquante, puis deux semaines après deux sacs pleins, qui ne contenaient pas moins de 500 exemplaires. Ce nombre dépassant non seulement nos prévisions mais aussi nos moyens pécuniers, nous finîmes par nous accorder avec lui à raison de 100 francs par sac, soit frs. 200 pour le tout.

Ces plantes étant dépourvues de bulbes, nous les plantâmes, par mesure de précaution, dans les parties les plus ombragées du jardin de notre habitation avant de les expédier en Europe.

Ayant terminé nos explorations autour de Mérida, nous résolûmes, l'hiver étant proche en Europe, d'explorer encore une partie de la nouvelle Grenade jusqu'au printemps prochain.

Nous nous rendîmes de Mérida à San José de Cucuta, de là à Pampelona et d'ici au village de Baja, localité que Mr. Linden avait déjà explorée précédemment avec Mr. Schlim et où nous fîmes également de brillantes récoltes.

Le mois de mars étant venu et le moment des expéditions pour l'Europe favorable, nous nous rendîmes avec nos collections, convenablement emballées à San José de Cucuta, et de là sur les bords du rio de las Cachos où elles furent chargées dans une longue pirogue en destination du port de Maracaïbo, jusqu'où j'accompagnai l'envoi; je chargeai mon compagnon de voyage, Mr. Schlim, de retourner à Mérida pour soigner l'emballage de nos collections déposées là et d'y attendre mon retour, décidé que j'étais à accompagner cet envoi, non seulement jusqu'à Maracaïbo, mais aussi jusqu'en Europe.

Après un voyage des plus pénibles, le long du fleuve de las Cachos, à travers des forêts remplies de moustiques, nous arrivâmes enfin le huitième jour dans le port de Maracaïbo, où par le plus grand des hasards, je trouvai un navire en partance pour Liverpool. Le troisième jour après mon arrivée le navire se mit en route pour l'Europe, et moi je repris le chemin de Mérida. Le quatrième jour de mon voyage j'arrivai enfin sur le haut du paramo de . . . . . où je rencontrai, à ma grande surprise, Mr. Schlim, qui était venu à ma rencontre jusque là.

Huit jours après mon retour à Mérida, l'emballage était terminé, et nous nous mîmes en route pour Maracaïbo avec quarante caisses de plantes vivantes chargées sur vingt mules. Nous trouvâmes là un navire allemand en partance pour Hambourg. Je fis mes adieux à mon compagnon de voyage, qui devait continuer encore ses explorations à travers la Colombie pendant un certain nombre d'années et j'arrivai sain et sauf en Europe, avec mes

quarante caisses de plantes, après un long voyage de soixante-dix jours.

Arrivé à Hambourg, j'examinai nos collections, qui étaient arrivées en assez bon état, je les réemballai de façon à en diminuer le nombre de collis, j'expédiai les Orchidées à bulbes par mer à Anvers, et, par mesure de précaution, je pris les 4 colis d'Uropedium avec moi, à Cologne, par un train de banlieue.

Arrivé à la douane de Prusse, de l'autre côté du royaume de Hanovre, les employés de la douane ne voulurent pas laisser passer mes caisses sans les visiter, me promettant toutefois de me les expédier le lendemain matin à Cologne. Mais j'eus beau attendre deux fois vingt-quatre heures, mes caisses n'arrivaient pas. J'étais dans une attente mortelle. Bref, après avoir télégraphié plusieurs fois à la douane en question, mes pauvres colis arrivèrent enfin avec quatre jours de retard.

Warum kleiden Raubvögel ihr Nest mit grünen Pflanzenstoffen aus?

Ein rätselhaftes Phänomen. Von Chefredakteur Pastor W. Schuster.

Als ich im Sommer 1911 *Aegypten, Syrien, Palästina und das Jordantal* bereiste, fiel mir namentlich eins auf: Für den kundigen Araber bilden die lebenden Zweige auf dem Horst des Bonelli-Adlers (Falco bonelli) ein *Kriterium* dafür, *ob der Horst bezogen ist;* denn der Araber sagt sich ganz mit Recht: Der Horst ist alt oder verlassen, wenn er keine grünen Zweige trägt. Genau wie für den vogelkundigen Sohn der arabischen Berge ist auch für den deutschen Waldläufer bei Bussardnestern die Horstbelegung mit grünen Kiefernzweigen ein Kennzeichen dafür, *daß der alternde Bau vom Bussard neu bezogen und wohnlich gemacht worden ist.*[1]) Eine — wie gesagt —dem echten Waldläufer ganz bekannte Erfahrungstatsache! Und überhaupt ist ja dieses Thema so alt wie die Vogelbeobachtung selber, hat doch schon der Stagirit, der weise Lehrer Alexanders des Großen, 350 Jahre vor Christi Geburt, 7 Pflanzenarten genannt, mit denen Vögel den Rand ihrer Nester ausschmücken, und zwar: *Lorbeerzweige, Wegedorn* (Rhamnus), *wilde Cichorie* (die blauen Blüten), Samenhüllen der *Schwertlilie* (Iris), *Vitex, Frauenhaar* (Adiantum), *Myrtenzweige* — also Auskleidungsstoffe, von denen die modernen Ornithologen

[1]) Schon in meiner Jugendzeit hundertemale von mir erprobt im Vogelsberg, wo ich alljährlich viele Mäusebussardhorste feststellte und einmal auch ein Waldohreulenei in einem Bussardhorst fand.